

Introduction

Ainsi, les pauvres se situent d'une certaine manière à l'extérieur du groupe ; mais ceci n'est rien de plus qu'un mode d'interaction particulier qui les unit à l'ensemble au sein d'une entité plus large.

G. SIMMEL : *Les pauvres*, 1908.

Assis à l'avant du camion, je regarde les rues de Paris. Elles défilent tranquillement. Je contemple la capitale du haut de mon fauteuil qui glisse sur des boulevards presque vides. Il fait chaud et le ronronnement du camion m'apaise. Le chauffeur fait la conversation avec l'infirmière que nous encadrons, lui à gauche, moi à droite. Engoncé dans mon blouson bleu et blanc, j'ai l'impression de survoler la ville en douceur, presque en apesanteur. Pendant quelques instants, je crois maîtriser cet espace qui, le jour, nous échappe. J'ai aussi le sentiment exaltant d'être là où il faut. D'être là où la souffrance est la plus forte. D'être sur le front de la misère. En quelque sorte, je me sens dans la peau d'un soldat qui se bat la fleur au fusil pour une noble cause.

Quelle noble cause ? Celle de ceux qui n'ont plus rien. Plus de domicile, plus de famille, plus d'amis, plus d'hygiène, plus de santé, plus de fierté et plus de projet non plus. Ceux que l'on appelle clochards, sans-abri, sans domicile fixe (SDF), vagabonds, exclus, miséreux ou encore le quart-monde. Aller vers ceux qui ne demandent plus rien, voilà l'objectif du Service d'Aide Mobile d'Urgence Social de Paris. C'est un beau projet qui demande le courage d'affirmer que la

10 l'urgence de la misère

grande misère n'est pas réservée aux pays en développement : on meurt aussi dans les rues de Paris.

Soudain le désespoir m'envahit et me laisse ahuri. Qu'est-ce qui me pousse à rester des nuits dans ce camion à des heures où d'autres sont avec leur famille ou leurs amis ? Qu'est-ce qui me pousse à regarder toute cette misère en face ? Pourquoi aider des gens qui ne peuvent ou ne veulent s'en sortir ? Pourquoi leur proposer un hébergement au jour le jour en les rendant chaque matin à la rue ? Et puis, comment supporter leurs odeurs, leur trop-plein de vin, leurs fuites de tous ordres ? Enfin, comment travailler avec une institution qui s'honore de parer à une urgence sociale alors qu'il faut plus d'une heure pour que le 115 réponde, quand il répond !

Exaltation, motivation, compassion, découragement, dégoût, colère. Tout se bouscule dans ma tête.

Nous repérons une forme allongée sur le trottoir. Un homme étendu et immobile sur une bouche de chaleur à 2 h 30 du matin, sans aucun bagage ni objet personnel. Il faut s'arrêter, d'abord pour contrôler s'il respire, puis voir avec lui ce que l'on peut faire. S'il accepte, nous pouvons, dans la mesure des places disponibles à cette heure-ci, lui proposer un hébergement pour une nuit. Si sa santé nécessite des soins et un repos plus long, nous pouvons lui proposer un hébergement médicalisé pour une semaine ou davantage. S'il refuse et si sa vie n'est pas en danger, nous pouvons en désespoir de cause lui proposer un café et/ou une discussion avant de le laisser finir seul la nuit sur sa bouche de chaleur.

Dans ces moments, la cogitation s'arrête, l'action s'impose et finalement me libère.

Je suis entré au SAMU social en mai 2001. Ce n'est pas un engagement à plein temps, loin de là. Je suis un travailleur social vacataire dans les équipes mobiles d'aide de nuit dans Paris. Éducateur spécialisé de formation, je travaille à la demande en fonction des besoins, des congés de maladie ou des vacances des salariés. Je peux intervenir depuis deux

introduction

11

nuits par mois jusqu'au plein-temps comme cela est déjà arrivé.

Lorsque je rentre chez moi à 5 h 30 du matin, je réveille mon amie en amenant le froid dans notre lit. À peine sortie de ses rêves, elle me demande : « Comment s'est passé ton travail ? » Le plus souvent la nuit s'est bien déroulée, alors je la rassure. Mais qu'est-ce qu'une nuit qui s'est bien passée ?

En général, lorsque l'ambiance dans le camion a été bonne et qu'aucun chef ne m'a "remonté les bretelles", cela me suffit à qualifier positivement ma nuit. Mais alors que faire de la vision de ces hommes et ces femmes qui se dégradent lentement mais sûrement tandis que nous les prenons en charge ? Que faire du souvenir de ces familles nombreuses à la rue à 3 heures du matin, qu'il faut mettre à l'abri ? Que faire des liens se tissant sur un trottoir ou dans un camion avec des gens qui souffrent et qui s'anesthésient à l'alcool ? Que faire de ces sentiments d'impuissance face à des femmes "folles à lier" qui acceptent un café et notre présence à peine cinq minutes ?

Si je fais abstraction de tout cela alors oui, ma nuit s'est bien passée.

Les nuits se ressemblent toutes au bout d'un moment. Lorsque je me couche le matin, les souvenirs sont encore assez clairs. Comme le souvenir des rêves d'une nuit au lever. Mais au réveil, comme le font la majorité des rêves, ces souvenirs m'échappent et viennent rejoindre la masse informe des centaines d'autres rencontres qui deviennent habituelles avec le temps.

Lorsque j'essaie de faire remonter ces souvenirs, ce sont toujours les mêmes qui reviennent à la surface. Un soir nous avons pris en charge un vieil homme qui s'était mutilé l'avant-bras. Sa démence le conduisait à mettre ses os, ses tendons et ses muscles à l'air. Tout était bien propre et il demandait avec frénésie que l'infirmière verse du produit désinfectant sur sa plaie. Il avait fait de même avec son cuir chevelu où son cerveau prenait l'air. Un samedi soir dans le XIII^e arrondissement, trois mineurs roumains âgés de 12 à

12 l'urgence de la misère

15 ans dormaient sur une bouche de chaleur devant un restaurant chinois dont la devanture était en verre. Cette vision hallucinante figeait dans une même perspective des hommes et des femmes assis dans un restaurant bondé, et des enfants couchés à leurs pieds sur le trottoir. Une autre fois, un jeune homme s'est retrouvé à la rue parce qu'il était complètement seul. Sa passion du jeu venait de lui faire perdre sa femme, sa maison, son travail et ses amis, tout en faisant de lui un débiteur à vie. Enfin, une femme avec ses quatre enfants, dont un bébé de neuf mois, nous attendait au milieu du trottoir depuis deux heures, droite comme un "i", en larmes. Elle venait d'être mise à la porte de chez la personne qui l'hébergeait depuis plusieurs mois. Il était 3 h 30 du matin, il faisait froid et le ciel venait de lui tomber sur la tête.

Toutes ces prises en charge ont en commun de se démarquer des situations habituelles. En ce sens, elles sont plus difficiles à gérer émotionnellement pour nous. Mais, objectivement, le système français de protection sanitaire et social donne davantage de moyens pour soutenir les personnes démentes, mineures ou avec enfants, que pour aider le clochard de longue date.

Cependant, il suffit de s'occuper plusieurs fois des familles avec enfants pour que ces rencontres soient moins éprouvantes affectivement pour les professionnels. J'en fais régulièrement l'expérience. Alors comment gérer tous ces souvenirs enfouis et finalement de plus en plus flous, cette réalité difficile à restituer ? Comment vivre au quotidien avec cette expérience pas comme les autres ?

Ces questions sont complexes et chacun agit comme il le peut, avec les moyens dont il dispose. Pour ma part, jusqu'alors, je ne faisais pas grand-chose, je laissais les souvenirs s'alléger et se rejoindre, diffus, lointains, dans un coin de ma mémoire, au risque de les laisser perdre petit à petit. Il en reste peut-être les effets sur le terrain mais cela appartient aux usagers et il n'est pas question de leur demander des comptes.

Bien sûr, il est possible d'écrire le quotidien mais cela se fait rarement, faute de temps, de courage mais aussi d'habitude,

introduction

13

car l'expression orale est le moyen de communication traditionnel des métiers sanitaires et sociaux. C'est vrai au SAMU social mais aussi dans beaucoup d'autres institutions du secteur. L'écriture ne constitue que très rarement un outil interne. De plus, il est difficile d'écrire sur la relation humaine en général et sur la relation d'aide en particulier. Cette trop modeste utilisation de l'écriture est dommageable, car elle permet de prendre de la distance avec l'action pour mieux l'évaluer et l'améliorer. Et puis, comme dans les sociétés orales, lorsqu'une personne quitte le service, c'est une part importante de la culture du groupe qui disparaît.

Pour moi, décider de faire un livre à partir de ce terrain professionnel, c'est d'abord vouloir fixer cette réalité par écrit. C'est l'assurance de laisser des traces d'une action difficile à représenter et qui, malgré l'intérêt médiatique qu'elle suscite, reste largement méconnue; trop souvent, le regard journalistique est pressé et ne trouve que ce qu'il avait prévu de chercher. C'est aussi un témoignage de rencontres avec des individus et des groupes – les usagers – qui sont souvent difficiles d'accès. Ces expériences inscrites dans le temps permettent de comprendre quelque chose des cultures rencontrées.

Cette absence de trace écrite ne permet pas aux travailleurs sociaux au sens large de participer au débat public ou scientifique. Et c'est dommage car leurs points de vue spécifiques, associés à une démarche ethnologique ou sociologique, sont susceptibles d'apporter une connaissance inédite. L'exemple de Patrick Declerck est édifiant. Son ouvrage¹ sur les clochards de Paris est basé sur quinze années d'expérience professionnelle. Grâce à lui, il est aujourd'hui davantage possible d'appréhender la réalité d'une partie cette de population.

Je travaille depuis 1994 dans différentes structures du travail social. J'ai commencé mes interventions dans une équipe d'éducateurs de rue pendant six années au cœur

1. DECLERCK P., 2001 : *Les Naufragés. Avec les clochards de Paris*. Paris : Plon, collection « Terre Humaine ».

14 l'urgence de la misère

d'une cité de la région parisienne. J'ai continué par deux détours d'une année chacun, dans un service de protection de l'enfance et dans un hôpital de nuit pour enfants psychotiques. Enfin, je suis arrivé au SAMU social. J'ai pris conscience de l'intérêt d'une réflexion élaborée à partir d'une pratique professionnelle lors d'une formation expérimentale du travail social. À cette occasion, j'ai participé à l'écriture d'un ouvrage collectif qui proposait une étude de différentes cités défavorisées de la région parisienne². Cet écrit fondé sur des expériences professionnelles affirmait que les éducateurs de rue en fonction dans des cités étaient en mesure, grâce à leur immersion dans ces milieux, d'apporter un regard inédit et producteur de connaissance sur la réalité des quartiers. Ces regards, bien éloignés de ceux des reportages, associent des descriptions ethnographiques à des contributions sociologiques ou philosophiques. Cette démarche a inspiré ce livre qui questionne l'action menée par le SAMU social et les raisons ayant commandé sa mise en place.

Les SDF représentent communément "les exclus parmi les exclus" tant ils cumulent les difficultés, mais aussi parce qu'ils ne partagent plus les normes culturelles qui assurent la cohésion sociale, comme la propriété, le travail, le projet, l'hygiène corporelle et surtout l'habitation fixe. Pourtant, c'est un groupe qui est bien inclus dans la société comme le démontre le fait que des politiques sociales leur soient adressées. En interrogeant ses actions, le travailleur social s'offre la possibilité de ne pas se fondre dans le rôle d'un missionnaire moderne chargé de convertir "les sauvages locaux" aux normes et de mener une réflexion autour de questions sociales majeures.

Mon action au SAMU social m'a permis d'observer une nouvelle relation d'assistance que notre société entretient avec ses SDF depuis maintenant dix années. À travers ce livre, je

2. BOIVIN J.-P., V. PEYRE V., PRIGENT A. (sous la direction), 2002 : *Quartiers, conflits, acteurs*. Paris : Érès, collection « L'éducation spécialisée au quotidien ».

introduction

15

souhaite participer au débat sur l'assistance telle qu'elle est conçue et proposée aux plus démunis d'entre nous. C'est au nom de la fragilité des bénéficiaires de l'aide sociale qu'il me semble nécessaire d'alimenter ce questionnement.

Il est cependant difficile de réfléchir à un quotidien qui est aussi le sien. Au cours de mes deux années d'observation (de mai 2001 à mai 2003) et de 150 nuits, j'ai eu le temps d'intégrer le fonctionnement de l'institution mais aussi de mesurer la difficulté à trouver la distance nécessaire à une réflexion objective. Autant dire que cet ouvrage, basé sur mon expérience, est forcément subjectif.

Au cours de l'écriture des premiers textes de ce livre, il m'est apparu que depuis le début de mon activité, mes interventions se teintaient progressivement de reproches vis-à-vis de l'institution qui m'employait. Au cœur de l'hiver 2001-2002, les reproches se sont transformés en véritable colère. Mon cas n'est pas isolé. Les équipes vivent constamment en état de crise qui s'exprime au quotidien. C'est aussi pour essayer de donner un sens à cette crise, celle des équipes et la mienne, que j'ai choisi d'écrire.

Cet ouvrage est un témoignage sur le quotidien des équipes mobiles d'aide du SAMU social, qui circulent toutes les nuits dans Paris. C'est aussi un témoignage sur les rencontres organisées par une institution mais vécues par des individus, acteurs qui se situent de part et d'autre d'une barrière sociale qui délimite la marginalité. Au-delà, je propose une réflexion sur la relation d'assistance et la fonction sociale d'un dispositif dont le modèle est aujourd'hui une référence qui se diffuse en France et à l'étranger. Enfin, des entretiens sont l'occasion pour chacun – des collaborateurs, des usagers et Patrick Declerck – d'évoquer sa perception de la réalité et son rapport au dispositif qui les réunit.